

## Livres de recettes et auto-médication

### Figures de la guérison au XVIII<sup>e</sup> siècle

**E**

MPIRIQUES, charlatans, colporteurs de remèdes, saints guérisseurs, rebouteurs ou leveurs de sorts: à côté d'une minorité de médecins et de chirurgiens, le monde ancien de la guérison est peuplé d'une foule bigarrée de praticiens traditionnels, d'une multiplicité de formes thérapeutiques dont l'étude représente aujourd'hui l'une des clés qui ouvrent à la compréhension des sociétés et des cultures d'Ancien Régime<sup>1</sup>. Il ne s'agit plus seulement d'identifier et de localiser des pratiques «populaires» dont la signification serait connue avant même que d'être étudiée: aux catégories univoques de la superstition et de la crédulité populaires — fourre-tout commode où se perdaient inmanquablement les traces ténues de ce «monde

---

<sup>1</sup> En témoigne, depuis quelques années, la multiplication des articles et des ouvrages scientifiques qui traitent de la question. Impossible de donner ici l'aperçu, même sommaire, d'une bibliographie aussi foisonnante. Contentons-nous d'évoquer l'un des meilleurs et des plus récents travaux: Matthew RAMSEY, *Professional and popular medicine in France (1770-1830). The social world of medical practice*, Cambridge University Press, 1988.

que nous avons perdu»<sup>2</sup> — s'est substituée la volonté de comprendre.

Qu'est-ce que guérir? Tenter de répondre à cette question, n'est-ce pas porter le regard sur ce que les sociétés humaines, en leur secrète complexité, ont de plus essentiel et de plus intime à révéler d'elles-mêmes? Peu importe en ce sens, pour l'historien, de rapporter aux notions contemporaines d'efficacité thérapeutique les remèdes du passé: ceux-là sont d'abord des images du monde et reflètent, comme en un jeu de miroirs, les fragiles vérités qui, aujourd'hui comme hier, permettent aux hommes de vivre dans la société qui est la leur. Le but de cet article est de mettre en lumière, autour du thème de l'auto-médication au XVIII<sup>e</sup> siècle, quelques aspects méconnus de ces figures oubliées de la guérison.

\*  
\* \*

Charlatans, guérisseurs, empiriques... Pour des raisons tout ensemble économiques et culturelles, un médiateur n'est pas toujours indispensable. Au vrai, celui-ci n'intervient généralement qu'au terme de tentatives individuelles de guérison qui se sont révélées infructueuses<sup>3</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle comme précédemment, l'auto-médication se pratique sur une très large échelle et ne saurait en aucun cas être négligée. Il s'agit du premier et, de toute évidence, du principal recours thérapeutique. La répartition socialement et géographiquement déséquilibrée du personnel médical officiel explique, mais en partie seulement, l'extension du phénomène<sup>4</sup>. En témoigne, par exemple, la préface de cet auteur anonyme d'un *Dictionnaire portatif du cultivateur*:

<sup>2</sup> Peter LASLETT, *The world we have lost*, Londres, Methuen, 1965.

<sup>3</sup> Pour une présentation plus détaillée de cette question, voir Carl HAVELANGE, *Guérir au pays de Liège (1699-1940). Pour une histoire sociale et culturelle des professions médicales*, Liège, thèse de doctorat en histoire, 1989, vol. 1, pp. 166-214. Le présent texte est le fruit d'une partie des recherches que nous avons menées pour cette thèse. Signalons que, si les sources utilisées dans les pages qui suivent sont en majorité liégeoises, leur analyse est aisément généralisable à une aire culturelle beaucoup plus large.

<sup>4</sup> Médecins et chirurgiens patentés sont presque exclusivement rassemblés dans les centres urbains de quelque importance (*ibidem*, pp. 118-165).

[...] nous avons considéré l'Agronome ou l'Administrateur d'un Bien de Campagne, selon tous les rapports de son état, c'est-à-dire, non-seulement comme Agriculteur; mais, 1<sup>o</sup>. comme un homme qui passe sa vie à la campagne, & conséquemment éloigné d'une infinité de secours, rélativement aux incommodités, aux maladies, aux accidents auxquels lui & tous les Sujets de sa petite République sont exposés & que les Habitants d'une Ville trouvent dans le moment. [...] ainsi, nous avons cru joindre aux différentes instructions que nous donnons sur l'Agriculture, celles qui regardent la Santé, c'est-à-dire, l'explication des maladies auxquelles notre corps est le plus ordinairement exposé, & indiquer les divers remedes qui peuvent en procurer la guérison<sup>5</sup>.

Le langage est celui de la raison. Les physiocrates du XVIII<sup>e</sup> siècle veulent mettre au service de ces bucoliques «républiques» les secours d'un art qui se confie traditionnellement dans l'espace artificiel de la ville. Le retour aux valeurs de la terre s'éclaire des lumières tamisées d'un savoir judicieusement appliqué. La nature n'est pas bafouée par la main de l'homme: elle est respectée et secondée dans ses mouvements spontanés par les interventions mesurées de l'«agronome». Celui-ci gère son corps comme il gère ses terres, en plaçant d'abord sa confiance dans les ressources sages et inépuisables de la *natura medicatrix*.

Les ouvrages de ce type, nombreux au XVIII<sup>e</sup> siècle, prennent pied dans une longue tradition savante qui prône les vertus de l'auto-médication. Parce que Nature est le seul véritable médecin et que l'intervention de l'homme de l'art se révèle parfois plus néfaste que bienfaisante, il appartient à chacun de devenir son propre thérapeute<sup>6</sup>. Ainsi, l'auto-médication n'est pas exclusivement déterminée par un contexte de pénurie. L'absence de médecin ou l'insuffisance des ressources ne sont pas les seuls motifs qui conduisent à tenter de se guérir soi-même ou de se préserver des maladies.

---

<sup>5</sup> *L'agronome, ou dictionnaire portatif du cultivateur, contenant Toutes les Connoissances nécessaires pour gouverner les Biens de Campagne, & les faire valoir utilement pour soutenir ses droits, conserver sa santé, & rendre gracieuse la vie champêtre*, t. 1, Liège, J.F. Bassompierre, 1761, p.V. [L'ouvrage est dit «*Suivant la Copie imprimée à PARIS*»: il s'agit de l'édition de la Veuve Didot, 1760].

<sup>6</sup> Le thème a été brillamment étudié dans sa thèse de 3<sup>e</sup> cycle (1970) par Évelyne AZIZA-SHUSTER, *Le médecin de soi-même*, Paris, P.U.F., 1972, *passim*. Un des ouvrages les plus caractéristiques de cette tradition est le *De medico sui Ipsius* de Frédéric HOFFMANN (1660-1742), paru à Halle en 1704.

Une tradition philosophique et médicale profondément enracinée dans le champ de la culture savante présente l'auto-médication comme une valeur éminemment positive, non comme un réflexe de survie lié à une situation de grande pauvreté ou cantonné dans la sphère culturelle du monde populaire.

Cette tradition est à la fois clairement exprimée dans certains textes savants<sup>7</sup> et culturellement diffuse dans l'ensemble de la société. Guérir, ce n'est pas nécessairement faire appel au médecin ou au chirurgien, parce que ceux-ci ne sont pas les seuls dépositaires du savoir. À l'écoute de Nature, chacun peut appliquer les recettes médicales qui lui ont été transmises.

\*  
\* \*

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, l'édition de livres de recettes destinés à un public non médical connaît un succès considérable<sup>8</sup>. Pour la plupart écrits par des hommes de l'art,

<sup>7</sup> É. AZIZA-SHUSTER, *o.c.*, 1972, pp. 151-160.

<sup>8</sup> Pour nous en tenir à quelques exemples sortis des presses liégeoises: W. BLAKEY, *Observations très-importantes pour les pères et mères, Et pour les Personnes qui ont des Familles à soigner. Divisées en trois Parties: 1<sup>o</sup> MÉTHODE pour élever les Enfants & les conserver en bonne santé [...]. 2<sup>o</sup> INSTRUCTIONS pour connoître les Descentes ou Ruptures, & leurs effets dangereux [...]. 3<sup>o</sup> D'UNE Bile répandue, d'une Dysenterie guéries par un régime [...]*, Liège, chez l'Auteur, Quai d'Avroy, 1780<sup>4</sup>; *Méthode très aisée de se guérir soi-même de toutes maladies provenantes d'un sang vicié, l'usage du remède du feu Sr. COURTOIS...*, Liège, 1774; DES BERGERIES, *Le gouvernement de la santé. Où sont contenus les Preceptes les plus seurs pour s'y conserver, chacun selon son âge, son temperament & sa constitution: Et plusieurs conseils & remedes, pour prevenir les maux, & les incommodités les plus communes de la vie [...]*, Liège, G.H. Streele, 1690; DOPPET, *Le médecin philosophe, Ouvrage utile à tout Citoyen, dans lequel on trouve une nouvelle manière de guérir, puisée dans les Affections de l'Ame, & la Gymnastique*, Liège, F.J. Desoer, 1788; Antoine DU CROC, *Essais de chirurgie, Contenant une methode douce & facile de penser les Playes & les mener à une guerison plus sure, plus prompte & moins frayeuse [...]*, Liège, G.-I. Broncart, 1727; [Adrien] HELVÉTIUS, *Traité des maladies les plus frequentes et des remedes specifiques pour les guerir. Avec la methode de s'en servir pour l'utilité du Public & le soulagement des Pauvres. [...] Suivant la Copie de Paris*, Liège, J.-Fr. Broncart, 1705 [rééd., 1711]; M.D.T., *Éléments de séméiotique. Première partie. Dictionnaire des symptomes. Seconde partie. Dictionnaire des pronostics*, Bouillon, Aux dépens de la Société Typographique, 1777; G.B. PONSART, *Traité de l'apoplexie et de ses différentes especes, Avec une nouvelle méthode curative,*

ces ouvrages font œuvre de vulgarisation. Ils ont pour ambition de mettre à la portée de tous les enseignements pratiques d'une science dont les subtilités théoriques restent par ailleurs inaccessibles au commun des mortels. Adrien Helvétius, dont le *Traité des maladies les plus fréquentes* est édité à Liège, est un des représentants les plus célèbres de cette tradition<sup>9</sup>.

La connoissance de la Medecine est d'une étenduë presque sans limites. Pour l'exercer dans la dernière perfection, il faudroit avoir développé le nombre infini de ressorts & de parties dont le corps humain est composé; cette diversité de fluides qui l'arrosent & le vivifient, & dont l'union, ou le dérangement causent la santé, ou la maladie [...]. Il seroit encore tres-necessaire de posséder à fond les vertus de toutes les plantes, & les qualitez des mineraux; en un mot, il faudroit avoir pénétré dans tous les secrets de la nature. [...] Cependant quoi que nous ne puissions pas nous flater d'atteindre à une si haute perfection, nous devons faire nos efforts pour en approcher. C'est à quoi je me suis toujours appliqué [...].

Je me suis toujours fait un devoir de développer les idées que j'avois conçûes de ces choses, de les rendre claires & distinctes, & de les ranger dans un ordre naturel, afin que chaque Personne, pour peu qu'elle eût d'intelligence, fût en état d'en soulager d'autres, lors que l'occasion s'en presenteroit: C'est là mon unique dessein & ma seule vûë, dans ce que je communique au Public<sup>10</sup>.

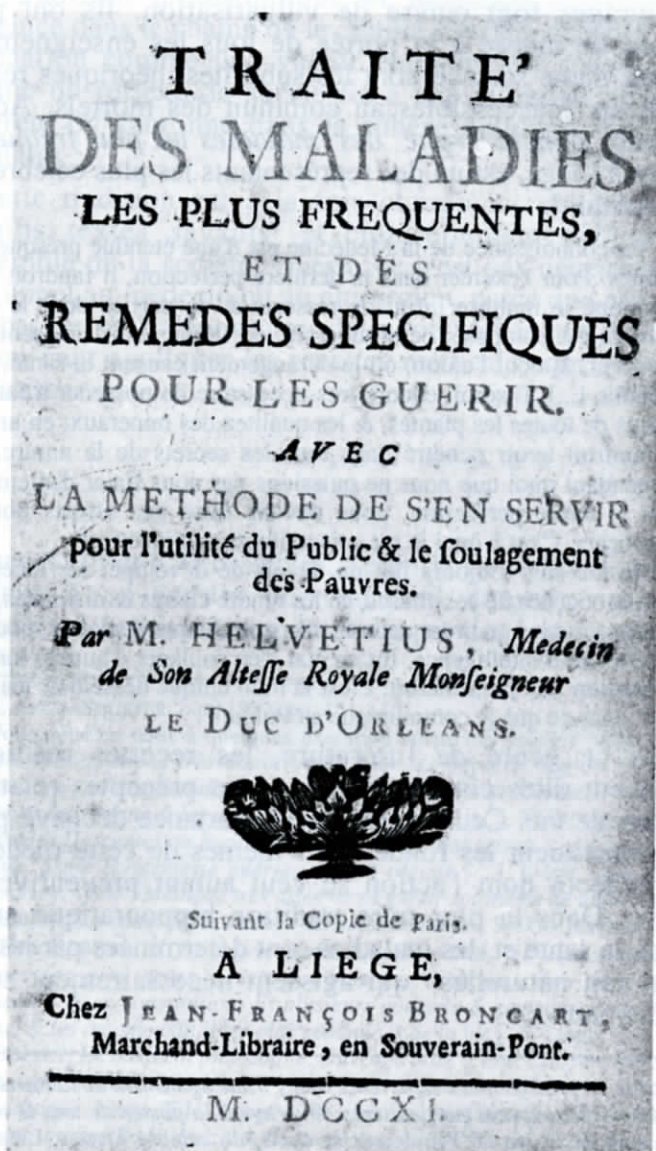
Dans ce genre de littérature, les recettes médicales proprement dites côtoient l'exposé des préceptes relatifs à l'hygiène de vie. Ceux-ci ont une importance décisive parce qu'ils constituent les fondements mêmes de cette médecine sans médecin dont l'action se veut autant préventive que curative. Dans la plus pure tradition hippocratique et galénique, la santé et les maladies sont déterminées par les «six choses non naturelles» qui agissent nécessairement sur le corps humain.

---

*dont l'utilité est prouvée par l'expérience; On y traite également de la Paralytie & de ses différentes especes particulières: Ouvrage à la portée de tout le monde, dans le goût de l'Avis au Peuple sur sa santé, du célèbre TISSOT, Liège, L.J. Demany, 1775.*

<sup>9</sup> Adrien Helvétius (1661-1727) est le grand-père du célèbre philosophe. Il popularisa l'usage de l'ipécacuana. Cette plante brésilienne était connue en Europe depuis le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, mais son efficacité fut contestée jusqu'à ce que, en 1686, Helvétius obtint le privilège de la vente et propagea rapidement son utilisation médicale (MÉRAT, «Ipecacuana», dans *Dictionnaire des sciences médicales*, t. 26, Paris, Panckoucke, 1818, pp. 1-2).

<sup>10</sup> Adrien HELVÉTIUS, *o.c.*, éd. de 1711, début de la préface, sans pagination.



Agrandissement de la page de titre de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de l'Université de Liège,  
 Réserve V. 148. 15 (format réel: 75 x 132 mm). L'exemplaire porte une marque de possesseur  
 (A° 1764 / e bibliothecâ / Le Jeune D. med / verv)

Nos corps ne pouvans subsister d'eux-mêmes, ont besoin de quantité d'aides pour se conserver. *L'Air* leur est nécessaire pour la respiration, & la respiration pour le rafraichissement du cœur, & le renouvellement des esprits. Ce qui se dissipe à tout moment de nostre substance, a besoin d'estre réparé de temps en temps, par *le boire & par le manger*. *La Veille* est nécessaire à l'homme, pour les actions animales, civiles & spirituelles: & *le sommeil*, pour réparer les forces & les esprits qui se dissipent dans la veille. *L'Exercice* sert à exciter la chaleur naturelle, à ouvrir les pores & dissiper plusieurs choses superflues, qui s'amassent dans nos corps: & *le Repos* est un relâche nécessaire pour nous delasser de nos travaux. Il falloit que le corps se *déchargeast* de ses excréments, pour ne retenir que ce qui luy est utile. Et nous ne pouvons éviter les *passions* de l'ame, qui nous servent d'éguillons, & sont le premier mobile de la plupart de nos actions<sup>11</sup>.

Le bon usage des choses non naturelles est le secret véritable de la santé: «il faut consulter & écouter la nature sans s'écarter des règles qu'elle nous dicte»<sup>12</sup>. Un régime de vie adéquat, dont la description relève autant de la morale que de la médecine<sup>13</sup>, maintient le corps en santé et assure la bonne régulation des humeurs qui le composent. Lorsque la maladie se déclare, les remèdes agissent selon les mêmes principes sur les équilibres perturbés. La plupart des maladies sont causées par une modification de la quantité ou de la qualité des humeurs qui «arrosent et vivifient le corps». Que l'une vienne à s'épaissir, par exemple, ou que les principes de sa formation soient altérés par une fermentation imparfaite dans les voies digestives, et l'harmonie de l'ensemble est menacée. D'elle-même, la nature tend à rétablir la santé. Ainsi, la fièvre est une réaction spontanée du corps, qui a pour effet de «mettre en mouvement la matière morbifique, de la cuire & de la changer, ou de la préparer à

<sup>11</sup> DES BERGERIES, *Le gouvernement de la santé*, 1690, pp. 3-4.

<sup>12</sup> BLAKEY, *o.c.*, 1781, p. 15.

<sup>13</sup> Évelyne AZIZA-SHUSTER avait déjà noté cette intrication des valeurs morales et médicales:

Penser que l'on peut être son propre médecin c'est d'abord professer un certain optimisme à l'égard de sa propre nature biologique, orientée par essence vers sa préservation, vers sa conservation. C'est ensuite revendiquer une responsabilité, comme si l'appel systématique du malade au médecin constituait une aliénation. Croire en l'existence de maladies par agression de l'extérieur, et curables par des soins étrangers, ne serait-ce pas une projection à l'extérieur de ce qui nous concerne à l'intérieur? S'il en est ainsi, tous les traités ou discours sur le thème "le médecin de soi-même" devraient être tenus pour des traités de morale plutôt que pour des traités de ce que nous appelons, aujourd'hui, médecine. (*O.c.*, 1972, pp. 136-137).

l'évacuation»<sup>14</sup>. Mais elle ne suffit pas toujours. Dès lors, l'arsenal inépuisable des remèdes vomitifs, purgatifs ou sudorifiques, permettra d'évacuer les humeurs viciées dont le corps ne parvient pas de lui-même à se débarrasser ou qu'il ne parvient pas à corriger.

Ainsi, il existe un continuum entre l'état de santé et l'état de maladie. L'effet d'un remède est toujours celui-là que Nature ne parvient plus à produire dans un organisme affaibli. Dans ce contexte, l'explication naturelle des maladies repose sur la notion d'*altération*. La maladie n'est pas l'irruption brutale à l'intérieur du corps d'un principe délétère qui lui serait étranger: c'est le corps lui-même qui se règle et se dérègle sous l'influence, bienfaisante ou funeste, des «choses non naturelles». En un sens, le corps s'appartient. Il est pensé comme une totalité qui possède ses propres lois et ses propres forces.

Il en est de notre corps comme d'une République, où il y a des Magistrats & des sujets, diverses charges & fonctions, & toutes sortes d'ouvriers qui travaillent, & pour leur propre subsistance, & pour le bien de tout le corps en commun. [...]

Tandis que toutes ces choses vont bien, que les supérieures dirigent, & que les inférieures obéissent, que toutes agissent & contribuent ce qu'elles peuvent pour leur propre conservation, & le bien du composé, & que rien de dehors ne trouble cette économie; le corps demeure en santé [...].

Mais d'abord que cette harmonie des parties, qu'on appelle *similaires*, vient à se brouiller, que la symétrie des *organiques* se detraque, ou que leur liaison se dissout; alors viennent les maladies, qui mettent tout en confusion, alors les facultés directrices se fourvoyent, les sujets perdent l'obéissance, les passages se bouchent, le commerce se rompt, tout se detraque & se laisse aller, comme un vaisseau qui ayant perdu son mast & son gouvernail ne vogue plus qu'au gré des vents, & n'attend plus qu'un triste naufrage<sup>15</sup>.

Toutes les descriptions du corps mettent en scène les mêmes métaphores organicistes. «République» ou «vaisseau», le corps se conduit grâce aux vertus d'un prince éclairé ou d'un sage capitaine. Le médecin intervient comme un expert ou un conseil, comme un ministre, pourrait-on dire, qui enrichit de son savoir les stratégies du souverain. Mais le ministre n'est pas le roi à qui, toujours, la décision appartient.

<sup>14</sup> M.D.T., *Éléments de séméiotique*, 1777, Première partie, p. 221.

<sup>15</sup> DES BERGERIES, *Le gouvernement de la santé*, 1690, pp. 1-3.



Il est là pour conseiller, non pour décider. De la même manière, le médecin intervient sur le corps de ses patients, mais il n'est pas encore, comme il le deviendra, le maître d'un processus thérapeutique que lui seul est susceptible de mettre en œuvre et de mener à bonne fin. Son intervention reste, au sens propre du terme, secondaire.

Dès lors, les ouvrages de vulgarisation médicale sont destinés à donner à chacun les moyens de se guérir soi-même ou de conseiller et d'éclairer la multitude de ceux qui n'ont pas la possibilité de recourir à ces « ministres du corps » que sont les médecins. Les « âmes charitables » sont les utilisateurs les plus souvent invoqués de cette littérature<sup>16</sup>. Les principes de l'auto-médication sont en quelque sorte médiatisés dans le contexte de la philanthropie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il appartient à ceux qui possèdent aisance et savoir d'enseigner au peuple, démuné et ignorant, les règles imbriquées de la santé morale et physique<sup>17</sup>. Sur le plan de la thérapeutique proprement dite,

<sup>16</sup> Par exemple :

J'ai évité, autant qu'il a été possible, dans cet ouvrage les expressions qui ne pourroient être entendues que de ceux qui ont fait de la médecine une étude particulière; parce que mon intention a été de le rendre intelligible & utile aux personnes charitables qui traitent les malades dans les campagnes.

Elles se plaignent tous les jours que, malgré la grande quantité d'ouvrages par lesquels on a tâché de mettre à leur portée, la pratique de la médecine dans les maladies les plus fréquentes, elles n'en sont pas moins embar[r]assées lorsqu'il se présente un symptôme pour juger à quelle maladie il appartient, & la lésion qu'il indique. Elles connoissent, en général, les remèdes qu'il faut appliquer, les recettes ne leur manquent pas; mais elles ignorent comment on peut distinguer les cas auxquels elles conviennent. Leur embarras cessera si elles consultent ce Dictionnaire, il leur apprendra ce qu'elles doivent penser du symptôme qui se présente, & à quelle maladie il faut l'attribuer. (M.D.T., *Dictionnaire de seméiotique. Première partie*, 1777, p. vij).

<sup>17</sup> Il est intéressant de noter que, bien avant l'émergence de l'hygiène publique en tant que fer de lance des politiques de santé au XIX<sup>e</sup> siècle, une sensibilité médicale qui semble aux antipodes des théories modernes et qui sera bientôt récusée par la médecine expérimentale, associe étroitement médecine et morale. Des Bergeries, par exemple, explique le déclenchement des maladies par l'imprévoyance des hommes qui refusent d'écouter les conseils de sagesse et de tempérance que leur dicte la nature:

Et certes il n'arrive que trop souvent, que lors que nous sommes en santé, nous croyons que rien n'est capable de l'ébranler. Sous prétexte, que nous avons fait autrefois plusieurs fautes impunément; nous nous imaginons qu'il en sera toujours de même. Mais une faute paye bien souvent pour toutes les autres, & il nous en arrive comme à ceux qui prennent à crédit les marchandises: Il leur semble qu'elles ne leur coustent rien, parce qu'ils ne déboursent rien à l'heure même: mais enfin le terme arrive, & il faut payer en gros; & quelquefois bien cherement tout ce qu'on a pris à crédit. (*O.c.*, 1690, pp. 9-10).

Par-delà la diversité des discours et des époques, on pourrait mettre en lumière un axe de continuité qui ramène la maladie à un principe de culpabilité: culpabilité métaphysique de l'homme déchu dans le contexte de la religion, culpabilité « naturelle » de l'homme malade dans le contexte de la médecine néo-hippocratique,

ces personnes bienfaitantes n'ont pas toute la science du médecin. Mais un tel argument n'invalide pas les principes de l'auto-médication ou, ce qui revient au même, des pratiques médicales non professionnalisées:

je répons à cela, écrit Helvétius, que la pratique de la Medecine n'est pas aussi étenduë que sa theorie. Elle se reduit à desemplir les vaisseaux par la Saignée, à corriger les humeurs par les Alterans, à les évacuer par le Vomissement, par la Purgation, par les Sueurs, & par les Urines; à les calmer par les Anodins, & à rétablir ensuite le ferment de l'Estomac, par les Remedes qui fortifient<sup>18</sup>.

Ainsi, dans le champ même de la culture médicale, une tradition loin d'être négligeable s'oppose aux valeurs qu'incarne une élite de praticiens toujours plus soucieuse de faire valoir la nécessité d'une longue formation académique comme préalable indispensable à toute pratique médicale. Les processus de professionnalisation impliquent ensemble la spécialisation institutionnelle des tâches, et culturellement le large partage de l'idée selon laquelle le «professionnel» est seul capable d'intervenir dans le domaine d'activité qui est le sien. Assurément, les conditions ne sont pas remplies en ce XVIII<sup>e</sup> siècle où tant d'images de la maladie, et plus généralement de la Nature, entravent encore l'intervention systématique du médecin. À cela s'ajoute le poids d'une idéologie de la charité, d'autant plus profondément inscrite dans l'univers culturel de l'Ancien Régime qu'elle est un des termes essentiels du contrat de réciprocité qui soude les classes et les ordres de la société pré-industrielle.

Il faut attendre le lent avènement de la société contemporaine — et les transformations à la fois scientifiques, sociales, économiques, politiques et culturelles qu'il suppose — pour que la situation se modifie de manière significative. À l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, «dans toutes les familles où elle se rendait», Charlotte, l'héroïne des *Affinités électives*, s'informait encore

des malades et des infirmes qui ne pouvaient paraître en société. Elle les visitait dans leurs appartements, donnait médecine, et imposait à

---

et culpabilité sociale du syphilitique, de l'alcoolique ou du tuberculeux, dans le contexte hygiéniste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>18</sup> Adrien HELVÉTIUS, *o.c.*, éd. de 1711, Épître à Madame la Présidente de Nesmond, en tête, sans pagination.

tous des remèdes énergiques, tirés de la pharmacie de voyage qu'elle avait constamment dans sa voiture<sup>19</sup>.

Goethe s'empresse d'ajouter que «le traitement, comme on peut le supposer, réussissait ou échouait au gré du hasard». Dans sa bonne volonté naïve, Charlotte appartient encore au XVIII<sup>e</sup> siècle; mais c'est d'un monde déjà différent dont parle ici le romancier allemand.

\*  
\* \*

Les âmes charitables et les médecins vulgarisateurs ne sont pas les seuls à prôner les vertus de l'auto-médication. Dans le contexte familial de la vie quotidienne, chacun dispose des remèdes qui lui permettent de lutter, seul, contre la maladie. C'est ici, à l'évidence, que se situe le principal de l'activité thérapeutique. Mais l'auto-médication populaire représente aussi le domaine le plus insaisissable du monde ancien de la guérison. Le problème est d'abord heuristique. En l'absence de témoignages écrits, que peut-on savoir aujourd'hui de ce que l'on savait hier au sujet de la maladie et des moyens de la guérir? Les traités de vulgarisation médicale précédemment évoqués ne sont le plus souvent populaires que de nom. Comme on vient de le voir, ils se rattachent à une tradition savante dont il est difficile de prétendre qu'elle était, telle quelle, partagée par le monde populaire. Encore fallait-il pouvoir se les procurer ou être capable de les lire!

Les remèdes «familiers» étaient la plupart du temps transmis oralement, à l'intérieur même de la famille ou de la communauté villageoise. Ils échappent ainsi, en grande partie, à l'analyse historique<sup>20</sup>. On conserve heureusement

---

<sup>19</sup> J.-W. GÖTTE, *Les affinités électives*, Paris, Gallimard, 1954, p. 276. La première édition date de 1808.

<sup>20</sup> Seule une étude à caractère ethnologique semble a priori susceptible de pallier les lacunes de la documentation. Pour nombre d'analyses, les «cultures populaires» contemporaines procèdent en effet d'emprunts au passé et apparaissent comme les survivances d'un temps révolu. C'est le sens de la notion d'«ancêtres contemporains» développée, au début de ce siècle, par James George Frazer dans le *Rameau d'or*. C'est aussi, dans une perspective renouvelée, l'avis de François LAPLANTINE (*La médecine populaire des campagnes françaises aujourd'hui*, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1978, p. 52):

quelques intermédiaires entre le livre imprimé — d'inspiration presque nécessairement savante — et la tradition orale. Il s'agit de réceptaires manuscrits rédigés, au fil des ans, par des particuliers et destinés à leur seul usage ou, tout au plus, à celui de la communauté restreinte à laquelle ils appartiennent. Nous en avons retrouvé quatre qui ont été constitués par des habitants de la région liégeoise<sup>21</sup>.

Recueil calligraphié d'un curé soucieux de la santé corporelle de ses paroissiens ou carnet personnel, à l'écriture hâtive, d'un «jeune homme d'Outremeuse»: au total, plusieurs milliers de recettes sèchement alignées au fil de ces pages miraculeusement préservées d'une destruction que l'on croirait inéluctable. Nul discours, nulle littérature ne donne le sens<sup>22</sup>; ces ouvrages de la pratique se contentent d'énumérer

---

[...] l'un des critères distinctifs des productions populaires [...], c'est qu'elles paraissent échapper à la mode et laissent — comme le mythe — une impression d'intemporel. Sans aller jusqu'à affirmer [...] que les cultures populaires appartiennent au passé, nous pensons néanmoins qu'elles sont patinées par le poids du passé et renvoient à l'expérience de la mémoire collective.

Sans mettre en doute la pertinence d'une telle affirmation, il nous semble que l'assimilation trop systématique des réalités d'aujourd'hui à celles d'hier tend à négliger le fait fondamental que l'essence d'une culture réside d'abord dans la nature des relations qui l'unissent aux autres cultures de l'époque à laquelle elle appartient. Chaque société apparaît comme une mosaïque de sous-cultures unifiées par des liens de solidarité et d'opposition. Or, la «culture populaire» — ou tout au moins ses contenus identifiables — bénéficie à l'âge classique d'un statut très différent de celui qui est le sien aujourd'hui.

<sup>21</sup> Manuscrit 1585 de la Bibliothèque de l'Université de Liège (80 pages avec, sur la page de garde, pour marque d'appartenance: «ce livre appartient à Jean Jordan Waltrain, jeune homme demeurant à St Julien Outremeuse. A Liège, fait l'an 1751»). Manuscrit 1533B de la B.U.Lg. (41 pages, daté de 1764). Manuscrit 2332 de la B.U.Lg. (198 pages, non daté [XVIII<sup>e</sup> siècle]). *Abrégé des plus rares et meilleurs secrets de la nature. Recueillis par Hubert Buissart Prêtre hors de divers manuscrits des grands Seigneurs. En l'an 1676 du mois de janvier*, 196 pages, collection privée.

<sup>22</sup> Si on excepte les quelques pages d'introduction dont Hubert Buissart, en 1676, fait précéder son recueil:

Comme la nature humaine s'est rendue criminelle de lèze Maïesté divine, par la transgression de son premier progéniteur: elle a esté suïete à toutes les infirmités et foiblesses d'une chair corrompue, et dépravée. Avant sa désobéissance, elle estoit parfaitement soumise à l'esprit, son maître, qui le gouvernoit sans contrainte, mais après sa chute, la partie animale et inférieure, qui estoit la servante, à fait du maître contre la partie supérieure, laquelle bien souvent a succombé à ses efforts parce qu'elle n'estoit plus en estat de la commander comme auparavant [...]. Si ie t'afflige aucunes fois et te traverse par peste, famine et guerres, c'est pour prendre plaisir en ton combat et voir si tu ne me sers par interest et par crainte servile. Contre ces trois fléaux, i'ay créé la médecine [...]. Et de suite tu trouveras cy après dans ce livre l'eslite des plus beaux et plus rares secrets de la nature fort esprouvés, et qui opèrent avec la grâce de Dieu des petits miracles. Si tu en ressens les effets, souviens toy de celui qui te les a fidèlement recueillis, en rapportant le tout à la gloire de qui le règne et l'empire durera à jamais. (O.c., pp. 1-3).



Page de titre du réceptaire de Hubert Buissart (1676)

des recettes. Avec la distance irréductible du temps, elles apparaissent comme autant de poésies mystérieuses qui défilent, pour nous, les saveurs oubliées de la girofle, de l'argentine ou des «grains de paradis». L'erreur serait de croire leur interprétation facile et de les reléguer, d'un coup de plume suffisant, dans les oubliettes de la chimère.

Une première constatation s'impose: en plus de celles qui sont spécifiquement médicales, un certain nombre de recettes concernent, dans chacun des manuscrits, des domaines qui apparemment n'ont rien à voir avec la guérison des maladies. Recettes de cuisine, surtout, mais aussi vernis, encres, couleurs, parfums, produits de beauté, recettes pour nettoyer les vêtements ou pour écarter les punaises, voisinent avec les remèdes proprement dits. Recette pour faire une encre invisible, par exemple:

Deux dragmes sel de saturne, un demi Verre à vin eau de fontaine que vous mettrez dans une bouteille près du feu pour l'échauffer pendant un demi quart d'heure; c'est l'encre invisible, qui doit toujours être bien bouchée<sup>23</sup>.

Hubert Buissart lui-même, dont les intentions médicales sont clairement exprimées, donne une longue série de recettes pour faire tourtes et confitures<sup>24</sup>.

C'est que la *recette* en elle-même est éloquente et porteuse d'un ensemble de significations qui ne sont pas exclusivement liées à son utilisation médicale. D'une manière très générale, composer une recette c'est utiliser à son profit les éléments épars de la Nature. Ils ne seront efficaces qu'au terme d'une série d'associations et de manipulations dans la subtilité desquelles se révèle la maîtrise de l'homme sur la Nature.

Que les recettes médicales se confondent souvent avec les recettes culinaires n'a d'ailleurs rien d'étonnant. L'alimentation constitue en effet une des bases principales sur lesquelles repose la médecine ancienne. La qualité de la nourriture que l'on prend et la manière dont on la prépare déterminent en grande partie la formation des humeurs et, conséquemment, l'état de santé ou de maladie<sup>25</sup>. Les principes

<sup>23</sup> Manuscrit 1533B, p. 11.

<sup>24</sup> Hubert BUISSART, *o.c.*, notamment aux pp. 49-51.

<sup>25</sup> Une des synthèses les plus complètes et les plus fréquemment citées au XVIII<sup>e</sup> siècle est due à Anne-Charles LORRY, *Essai sur les alimens, pour servir de Commentaire aux Livres Diététiques d'Hippocrate*, 2 t., Paris, Vincent, 1754-

qui président à la préparation des aliments sont aussi ceux-là qui sont à l'œuvre dans le processus de digestion et d'assimilation. Premier résultat de la digestion, le chyle — cette matière mucilagineuse à partir de laquelle se forment les humeurs — est produit à l'intérieur du corps grâce à une action de cuisson et de fermentation. De même, la préparation de la nourriture consiste en des opérations de mélange, de cuisson et de fermentation<sup>26</sup>. Il existe ainsi d'innombrables points de contact entre médecine et cuisine<sup>27</sup>.

Il ne s'agit pas d'une simple question de vocabulaire ou de représentations. C'est aussi, en partie, les mêmes manipulations et les mêmes ingrédients qui concourent à la composition des remèdes médicaux. Le vin, par exemple, n'est évidemment pas qu'une boisson d'agrément. Il est en soi un médicament, et un liant qui entre dans la confection de quantité de remèdes. Recette de cuisine ou remède? La distinction n'est pas toujours évidente. Pour préparer un «astringent cordial», par exemple, prenez

une sopine de gros vin rouge, canelle, noix muscade, trois jaune d'œufs, sucre à discrétion. Laissez bouillir le tout ensemble, puis ayant bouilli mettez y farine blanche commune et la meslez avec en remuant toujours<sup>28</sup>.

Il en va de même pour le lait, le miel, le pain, le beurre, la graisse animale, les oignons et quantité de plantes et de condiments qui interviennent indifféremment dans des recettes culinaires et médicales. Ainsi, s'il n'existe pas de rupture réelle entre l'état de santé et celui de maladie, il n'y a pas non plus d'exclusive en ce qui concerne les composants

---

1757; nouvelle édition corrigée et augmentée, Paris, Didot jeune, 1781. Cf. aussi Nicolas LEMERY, *Traité des Alimens, où l'on trouve la différence et le choix qu'on doit en faire; les bons et les mauvais effets qu'ils peuvent produire; leurs principes; les circonstances où ils conviennent*, 2 t., Paris, 1702.

<sup>26</sup> Carl HAVELANGE, «Manger au XVIII<sup>e</sup> siècle. Quelques éléments d'interprétation d'un discours médical», *Anthropozoologica*, second numéro spécial, 1988, pp. 155-161.

<sup>27</sup> Il ne s'agit évidemment pas d'une spécificité de la médecine néo-hippocratique du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'acte de manger n'est jamais dépourvu de significations culturelles qui s'enracinent profondément dans les images de la Nature et de l'homme, à partir desquelles toute société se reconnaît et se perpétue. Voir, par exemple, dans des contextes très différents, Marcel DETIENNE et Jean-Pierre VERNANT, *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, Gallimard, 1979, et Claude LÉVI-STRAUSS, *Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964.

<sup>28</sup> Manuscrit 2332, p. 21.

du remède. Ils sont utilisés dans une pluralité de contextes et leurs effets varient selon la manière dont ils sont associés et transformés à l'intérieur de chaque recette. Les ingrédients sont choisis parmi toutes les productions de la nature — minérales, végétales, animales ou humaines. Ils agissent en tant que médicament lorsqu'ils ont subi les manipulations appropriées: cuisson, distillation, infusion, trempage, fermentation, séchage, décoction, évaporation, hachage ou réduction. Seule cette magie naturelle qui transforme intimement le produit brut et dynamise ses effets en le conjuguant avec d'autres, donne au remède sa signification et son pouvoir<sup>29</sup>. Ici encore, la confrontation avec l'aliment s'impose. En eux-mêmes, par exemple, bleds et farines n'ont guère de qualités nutritives, mais transformés en une pâte onctueuse, fermentés ensuite et soumis au feu, ils deviennent le pain, cette nourriture par excellence qui, avant même que d'être ingérée, ressemble au mucilage à partir duquel le sang se formera.

Le médicament s'identifie en un sens aux «choses non naturelles» — c'est-à-dire à tout ce qui agit et traverse le corps sans être le corps lui-même. Il crée d'abord le mouvement, dans la logique de cette thérapeutique évacuante qui conduit hors du corps les humeurs viciées. Outre la saignée, la panoplie des purgatifs, des vomitifs ou des sudorifiques occupe une place de choix dans la pharmacopée ancienne. Voici, par exemple, le «remède pour guérir et faire seichir rognés, et tous autres maux qui viennent universellement sur tout le corps»:

Des racines de surelle de chien pillées en papin, de la croye, du soulfre, des raspures de chaudrons de cuivre, qui sont sales d'estre sur le feu, et mesler tout cela avec cresse en onguent à s'en servir, il y faut adiouter le régime, et faut purger le corps avec inan et continuer de 6 à 7 iours entre deux à purger légèrement le corps avec pillules familiaires. Il ne doit manger lard, ni rien de sallé, ni espices, il doit manger des potages rafrechissans, et tous les iours boire du clair laict, et comme ce mal ne vient que de chaleur du foye, et

<sup>29</sup> On peut lire à ce sujet les pénétrantes analyses de François DAGOGNET, dans sa thèse *La raison et les remèdes*, Paris, P.U.F., 1964 (rééd. 1984), pp. 62-63:

[...] les éléments, [...] éparpillés, appellent des manutentions subtiles qui les décantent et les concentrent; sans elles, ils ne seraient rien. Il faut torturer les terres et les plantes, tourmenter les minéraux, ouvrir les organes des animaux, en vue de les débarrasser tous de leur humidité et de la terre damnée qui les corrompt ou les affaiblit. Les prouesses de l'art reviennent à séparer puis rassembler, extraire puis mêler; il s'agit toujours d'activer ou de délivrer les forces emprisonnées.



intempérie du sang corrompu: à la saison de Spa, il faut bien disposer et préparer le corps, et puis luy tirer du sang, de la [comprendre: de là] luy faire prendre avec régime les eaux de Spa. C'est un remède infaillible<sup>30</sup>.

En sa mystérieuse unité, le remède associe aux vertus «mécaniques» les valeurs symboliques des ingrédients qui le composent. Chaque élément de la nature bénéficie d'une double signification. La première, dirions-nous aujourd'hui, est vérifiée par l'expérience et détermine un effet concret. À l'évidence, telle recette à base de feuilles de séné et d'anis aura l'action purgative attendue. Mais les produits utilisés ont également un sens métaphorique ou imaginaire. Celui-ci, mis en contact avec la maladie, agit directement sur elle et l'investit de son pouvoir. Tout, dès lors, peut servir cette rationalité de l'imaginaire. Du minéral à l'humain, rien ne doit être négligé dans cette «forêt de symboles» que constitue la Nature. Puisque la Nature est le médicament, c'est elle aussi qui désigne en ses inépuisables ressources les formes de la guérison.

Pour les «tétens incommodés», par exemple, une recette à base de «lait de femme qui allaite un fils» sera souveraine<sup>31</sup>. Force de vie, également, que le sang animal ou humain qui intervient dans de nombreuses compositions; ainsi, contre la gravelle,

prenez un lièvre en vie, percé le et en tiré le sang, escorché le et mettez le sang dans la peau. Mettez cela dans un vase de terre couvert de feu tant qu'il soit réduit en poudre. Prenez une cuillier de cette poudre avec 2 onces de vin vieux<sup>32</sup>.

De même les produits de la putréfaction ont valeur médicinale parce que dans ces jeux de destruction et de renaissance s'exprime le cycle des choses vivantes. Quoi d'étonnant dès lors que les déjections animales ou humaines soient si fréquemment utilisées<sup>33</sup>?

---

<sup>30</sup> Hubert BUISSART, *o.c.*, p. 42.

<sup>31</sup> Manuscrit 2332, p. 163.

<sup>32</sup> Manuscrit 1585, p. 43.

<sup>33</sup> Les exemples sont innombrables. Ainsi, «pour la veue troublée, prenez jus de fenouil et de rüe, et de la fiente de perdrix avec un peu de miel et de ce mettez dans les yeux avec une plume» (Manuscrit 2332, p. 172). Signalons encore, «contre les poraux et les cors», les vertus de telle recette à base «de la crasse qui se trouve au fond des pots de chambre» (*ibidem*, p. 122).

Le spectaculaire n'est pas nécessairement le plus significatif. Il isole ce qui nous est le plus étranger ou ce qui trouble avec fracas nos sensibilités aseptisées, comme pour souligner encore l'absurdité<sup>34</sup>. Mais au-dedans de chaque recette, de la plus anodine à la plus complexe, de la plus repoussante à la plus suave, on retrouve les mêmes logiques entrecroisées. Le remède est pensé, utilisé et transmis dans un univers où se rencontrent plusieurs formes mentales. Il se construit au carrefour de l'expérience, de la théorie, du symbole et de la magie. Sa spécificité n'est pas d'isoler une tradition, mais de les réunir toutes en une seule et mystérieuse substance. Rien n'est rejeté, ni inutile. Dans l'énumération hallucinante du réceptaire, le rationnel et l'imaginaire se côtoient sans s'exclure. Contre la fièvre,

Prenez les rognures de vos ongles des mains et des pieds, et les empasté dans du bœur, fromage ou graisse, puis les ietté à un chien qui les engloutisse, et crainte qu'il ne les regorge ou les rende continué deux ou trois fois cela pour plus d'assurance, autrement une fois suffiroit, cela est très espruvé et infailible<sup>35</sup>.

Et cette recette encore, qui guérit les podagres en vertu des principes millénaires de la magie sympathique:

Prenez retailleurs de cuires de vieux souliers, et les faites cuire dans un chaudron plein d'eau, tant que au dessus de l'eau il y vienne nager quantité de graisse, laquelle il faut recueillir, et d'icelle oindre les lieux douloureux, et incontinent la douleur s'apaisera<sup>36</sup>.

On pourrait se perdre dans les méandres de cette littérature et multiplier à l'infini les exemples<sup>37</sup>. Cependant, dans la variété des «éléments de signification» qui interviennent, se dégage une autre tendance générale. Le livre de recettes fonctionne non pas par sélection des procédés valorisés, mais par accumulation. Chaque recette représente un petit monde,

<sup>34</sup> «Les interprétateurs retiennent surtout le fait que l'ancien pharmacien se sert de l'urine ou de la fiente humaines, des déjections animales. En réalité, les préparateurs de remèdes s'emparent de tout ce qui est humain, n'excluent rien et donc ne choisissent rien. Tout leur sert: rognures d'ongles, cheveux, placenta, sang, lait, cérumen, liquide séminal, bref tout ce qu'on peut soustraire sans dommage de l'homme en vie.» (François DAGOGNET, *La raison et les remèdes*, 1964, pp. 73-74).

<sup>35</sup> Hubert BUISSART, *o.c.*, p. 30.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 31.

<sup>37</sup> Seule une analyse systématique, à caractère anthropologique et pharmacologique, permettrait d'exploiter en leur entier les ressources de ces livres de recettes.

autonome et fermé sur lui-même. Elle est une mesure, significative en soi, des possibilités inépuisables d'associations dynamiques des éléments de la nature. Une fois formulée — et réputée «très éprouvée», «expérimentée», «infaillible» ou «assurée» — elle n'appartient plus qu'à elle-même. Peu importent les logiques ou les principes qui ont présidé à son élaboration: la recette est un *secret*; c'est-à-dire non pas une chose inconnue ou protégée du regard d'autrui, mais surtout une chose qui agit secrètement. Mystérieusement animée par la mise en contact et la transformation des ingrédients qui la composent, elle n'est rien d'autre qu'elle-même. La notion de recette apparaît ainsi comme une *catégorie* de la pensée traditionnelle avant d'être un simple outil ou l'application concrète d'un certain nombre de principes exprimés au préalable.

En intitulant son manuscrit «abrégé des plus rares et meilleurs secrets de la nature», Hubert Buisart n'évoque même pas la notion de maladie. C'est que l'idée de recette est supérieure à celle de remède, celle-ci n'étant qu'une catégorie secondaire. La recette est le genre; le remède l'espèce, au même titre que la composition d'un vernis, d'un plat cuisiné ou d'un engrais. Cette notion nous semble capitale. Elle permet de comprendre le caractère doublement hétéroclite des anciens réceptaires. Peu importe, en un sens, l'utilisation de la recette (médicale, culinaire ou autre), et, d'autre part, ce que nous appellerions aujourd'hui sa nature (magique, empirique, scientifique ou symbolique). Dans un monde où tout est possible, chaque recette exprime, en son ineffable pouvoir, une forme définitive du possible. C'est pourquoi aucune n'est jamais disqualifiée par l'apparition d'une nouvelle.

Accumulation plutôt que sélection: le manuscrit 2332 donne une recette contre la gravelle, faite de miel vierge et d'eau de genièvre. Mais voici que suivent aussitôt une dizaine d'autres pour guérir le même mal. L'une est à base de «graisse de lapin mâle»; la suivante est une «décoction de bruyère»; une autre encore est faite d'alkékenge, de chardons et de «pommes saint Martin»; et celle-ci, à base d'églantier, ne se prend «qu'au décours de la lune»<sup>38</sup>. Il en va de même dans les autres manuscrits. Qu'elles se suivent ou qu'elles soient éparpillées dans le réceptaire, on retrouve quantité de recettes

<sup>38</sup> Manuscrit 2332, pp. 75-79.

différentes destinées à guérir la même maladie. Cette variété se justifie bien sûr par la nature des ingrédients qui peuvent être plus ou moins faciles à se procurer, selon la saison, leur rareté ou leur prix<sup>39</sup>. Mais, surtout, une fois formulée et expérimentée, la recette n'est plus mise en cause. Quels que soient les principes qui ont présidé à son élaboration ou les ingrédients qui la composent, quelle que soit sa nouveauté ou son ancienneté, elle s'isole et n'obéit plus qu'à son propre pouvoir.

Les recueils de recettes sont faits de bric et de broc, architectures délirantes où s'enflamment les logiques emmêlées de l'imaginaire et du réel. Mais ils n'apparaissent comme tels qu'à nos esprits imbus d'une nouvelle rationalité. À travers l'épais brouillard du temps, ils nous révèlent les valeurs culturelles qui s'associent aux notions de «maladie» et de «guérison»; ils permettent aussi de mesurer la cohérence interne d'une médecine qu'on préférera appeler traditionnelle plutôt que populaire. Sous l'apparence de la plus grande diversité, se dissimule la catégorie unifiante de la *recette*.

La coupure n'est pas totale avec les formes savantes de la thérapeutique. Nombre de recettes sont empruntées à des ouvrages médicaux et seraient, telles quelles, utilisées par les praticiens patentés. Les ingrédients qui interviennent dans les réceptaires traditionnels sont identiques à ceux recensés dans la très officielle *Pharmacopoea Leodiensis* de 1741<sup>40</sup>. Ici, les simples sont méthodiquement distingués sous plusieurs rubriques, mais on y retrouve le même inventaire bigarré, jusqu'aux «Animalia, eorumque partes et Excrementa»<sup>41</sup>. Le bézoard occidental ou oriental<sup>42</sup>, les défenses d'éléphant, la

<sup>39</sup> Ainsi, une alternative «économique» est souvent proposée:

contre la pleurésie [...] prenez pierettes de dates, des yeux d'écrevisses, des machoires de brochets, chacun une once, faites en trois portions, donnez les à boire à trois fois diverses au malade dans un verre de vin blanc et cela à jeun — vel cresson de jardin, de la semence, une once. Pilez et prenez avec vin blanc. (*Ibidem*, p. 120).

<sup>40</sup> *Pharmacopoea Leodiensis, in qua Describuntur Medicamenta tam simplicia quam composita, ordine sequenti in tres partes distributa. [...] Omnia ad usum Medicorum Patriae Leodiensis*. Liège, Éverard Kints, 1741.

<sup>41</sup> Radices, Cortices, Ligna, Herbæ & Folia, Flores, Fructus, Semina, Gummi, Resinæ, Balsama et Succu concreti [vel] condensati [vel] Liquidî, Fungi & à Plantis Nata, Animalia eorumque partes et Excrementa, Mineralia, Metalla, Lapides et Salia et terrae, Marina.

<sup>42</sup> Le bézoard est une concrétion formée de poils et de divers débris alimentaires qu'on retrouve dans l'estomac ou les intestins de certains animaux. Le remède, comme son nom, est d'importation arabe. On en distingue deux espèces, le

«Mumia»<sup>43</sup>, le sperme de baleine ou de grenouille, le crâne humain ou l'usnée qui s'y développe, le suif de bouc ou le crottin de cheval ont, de part et d'autre, les mêmes vertus<sup>44</sup>.

Cela ne signifie pas que pharmacopées officielles et réceptaires populaires soient strictement comparables. Point de formules magiques, par exemple, dans la *Pharmacopoea Leodiensis* qui n'obéit pas non plus au même principe d'accumulation que l'on reconnaît dans les réceptaires populaires. Ici, le bon grain est séparé de l'ivraie des théories obsolètes pour s'en tenir aux figures éprouvées de la pharmacopée hippocratique et galénique. Seules quelques plantes exotiques dont l'efficacité est dûment attestée — comme l'écorce de gaïac ou de «china chinae» (quinquina) — renouvellent la panoplie traditionnelle.

\*  
\* \*

Malgré ces différences, pharmacopées officielles et populaires partagent le même univers. Les unes et les autres sont traversées des mêmes images de la Nature, diffusées et sédimentées, depuis des siècles, en des strates complexes de signification. Chacun puise à ce fonds commun de connaissances et tente d'y reconnaître les formes de la guérison. Diversité et syncrétisme: entre le médecin et le paysan ou l'artisan existe le fossé de l'éducation, de la classe

---

bézoard occidental qui se trouve dans l'antilope des Indes, la chèvre sauvage et le porc-épic; le bézoard oriental qui vient du chamois, du bouquetin, de la chèvre d'Amérique, du caïman, de certains singes, etc. Les bézoards avaient la réputation d'être de puissants contre-poisons et des préservatifs contre les maladies épidémiques. Ils ne seront bannis des pharmacopées officielles qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle ([Charles-Louis] CADET DE GASSICOURT, «Bézoard», dans *Dictionnaire des sciences médicales*, t. 3, Paris, Crapart, 1812, pp. 102-103).

<sup>43</sup> On connaît plusieurs définitions de la «momie». De manière générale, il s'agit de l'espèce de poudre qui subsiste après la décomposition du cadavre et à laquelle était associées d'inépuisables vertus.

Les médecins, qui ont mis à contribution pour le soulagement des malades les trois règnes de la nature, qui ont cherché dans les substances les plus précieuses comme dans les plus viles, dans celles qui flattent le plus les sens et dans celles qui devraient le plus les révolter des moyens de guérison, n'ont pas même cru devoir négliger le secours des momies, cherchant ainsi à retremper, pour ainsi dire, la vie aux sources mêmes qui attestent le plus la puissance de la mort. ([Adrien-Jacques] DE LENS, «Momie», dans *Dictionnaire des sciences médicales*, t. 34, Paris, Panckoucke, 1819, pp. 51-52).

<sup>44</sup> *Pharmacopoea Leodiensis*, 1741, pp. 17-19.

sociale. L'un et l'autre parlent pourtant, sans en avoir vraiment conscience, le même langage.

Entre les figures antinomiques du «médecin cultivé» et de «l'homme du peuple ignorant», il existe surtout de nombreux intermédiaires qui lient le tout en un ensemble finalement cohérent. Les chirurgiens, ces «médecins des pauvres», les empiriques, les charlatans, les âmes charitables nourries des ouvrages de vulgarisation médicale ainsi que, plus généralement, une tradition multiforme qui défend les valeurs de l'auto-médication, sont autant de relais entre les pratiques savantes et populaires de la médecine. Enfin, en regard des subtilités et des divergences théoriques qui alimentent les débats des sociétés savantes, la relative autonomie et la fixité des cadres de la thérapeutique contribuent puissamment à ce large partage des savoirs.

Carl HAVELANGE

Chargé de recherches du Fonds National belge  
de la Recherche Scientifique

